

Chapitre 3

J'avais recouvré une totale détermination. Ainsi en était-il chaque fois que Makros me jetait ce regard. J'avais à présent une nouvelle stratégie : plutôt que de tuer cette jeune fille, j'essaierais de l'amadouer. Elle avait l'air assez naïf et j'avais bien observé comment Chariclès s'y prenait pour séduire ses proies. Après tout, je n'étais pas dénué de charme.

Cette fois-ci, elle portait une tunique beige à manches courtes, imprimée de motifs multicolores au niveau du col et de l'ourlet. Elle avait enfilé des bottes en peau brunes par-dessus de longues chaussettes rayées. Etrange, mais pourquoi pas : cela mettait en valeur la finesse de ses jambes.

J'avais bien sûr emporté mon petit Glock Hornet 36-B, efficace et silencieux, en cas de besoin.

« Tiens, tu es revenu », dit-elle avec un regard frais.

Je me laissai tomber sur le sol et restai là, mains levées pour ne pas l'effrayer. Ce n'était pas nécessaire, elle avait l'air de considérer que tomber du plafond était une manière tout à fait normale de faire son entrée.

« Je savais que tu étais là, l'autre jour, parce que Marine t'avait vu. »

Elle jouait à tresser et détresser une mèche de ses cheveux. Un papillon battait paresseusement des ailes sur son épaule. L'image même de la sérénité.

Marine devait être cette femme aux yeux clairs... qui n'était donc pas aveugle. Ma... non, Marine ne me disait rien. Pourtant, j'avais déjà vu son visage quelque part.

Je m'approchai d'un pas égal. Elle chantonnait. Quand j'arrivai à trois mètres d'elle, elle me cloua sur place d'un regard qui semblait dire : « Stop, je n'ai pas peur de toi mais je ne suis pas idiote non plus. »

J'éprouvais la sensation assez dérangeante de ne pas bien savoir où mettre mes bras. Gauche et pataud, cela m'énervait. Je regardai autour de moi : cette grotte était vraiment un petit paradis. Toutes sortes de plantes s'y étaient développées à la faveur de l'humidité. Celles qui étaient le plus loin du rayon de lumière luisaient faiblement d'une phosphorescence naturelle. La mousse formait un tapis et un gros bouquet de jacinthes y fleurissait, au milieu du rayon. Un papillon blanc s'en détacha pour venir se poser sur ma botte droite. Une petite source répandait un filet dans une cavité naturelle de la roche. A combien de mètres de la surface étions-nous, déjà ? Je n'en revenais pas.

Elle jeta un regard désapprobateur à ma botte droite, celle du pistolet. Mince, ces papillons avaient-ils des superpouvoirs ? Des lunettes à rayons X n'auraient pas été plus efficaces pour détecter les armes.

Le visage de la fille s'anima d'une expression farouche qui lui seyait très bien mais là n'était pas la question. J'étais face à un choix : soit je repartais et compromettais le peu de confiance qu'elle m'accordait, soit je déposais mon arme et devenais extrêmement vulnérable.

Je levai les mains paume en avant en signe de paix, puis saisis le polymère froid de la crosse et la lui tendis. Elle leva l'objet à la hauteur de ses yeux et l'observa avec curiosité. Elle avait perdu son expression d'animal sauvage, mais je ne me permis pas encore de me détendre. C'était maintenant que les terroristes auraient dû me sauter dessus s'ils avaient voulu me

supprimer. J'étais nu comme un poussin et ils n'étaient pas assez stupides pour croire que je voulais vraiment faire ami-ami, on le voyait à leur avancée technologique.

Mais rien ne se passait. Étais-je alors empêtré dans un engrenage plus grand ? Comptaient-ils m'utiliser à mon insu pour couler Kataskopè ? Bien, si c'était à ce jeu-là qu'ils voulaient jouer, je serais plus malin qu'eux.

Je m'assis à même le tapis de mousse et fixai le bouquet de jacinthes en respirant lentement et profondément, mais pas trop. Comme si j'étais vraiment intéressé par cette image sensée être paisible. C'était Chariclès qui m'avait appris à faire cela lors d'une exposition de peinture. Donner l'impression que vous êtes un artiste ou un poète inspire confiance au genre de terroristes que nous recherchons. Du coin de l'oreille, je surveillais les mouvements de la fille. Un cliquetis m'alarma et je me retournai à temps pour voir mon petit bijou se décomposer entre ses mains. Elle l'avait démonté en moins de dix secondes ! Je bouillonnais : j'aurais dû prévoir cette réaction !

« Tu as bientôt fini d'avoir des pensées ennuyeuses et calculatrices ? me lança-t-elle d'un air agacé. Tu n'es vraiment pas une personne agréable, je crois que je vais mourir d'ennui. »

J'en eus le souffle coupé.

« Quoi ? C'est *moi* qui suis ennuyeux ? Toi avec tes grands airs poétiques, tu es plus barbante qu'une exposition de peintures ! »

Elle leva les yeux au ciel.

« Tu crois m'insulter ? Créatin, tu as encore beaucoup à apprendre sur l'art. Evidemment, si ce que tu appelles art est le ramassis de croûtes qu'on vous montre là-haut, c'est bien normal que tu aies cette opinion. Quand on veut un troupeau de moutons, on se garde bien de développer leur sensibilité artistique !

— Je ne vois pas le rapport avec les moutons, arrête de changer de sujet juste pour me déstabiliser !

— Tu crois que je me donnerais cette peine ? Tu es déjà déstabilisé.

— Ah vraiment ? Et pourquoi ? »

J'enrageais. J'étais là pour m'infiltrer dans ce groupe et voilà qu'on se disputait comme un vieux couple.

« Parce que je suis jolie.

— HA ! Tu rigoles ? Tu as les cheveux *blancs* ! Plus qu'un dentier et tu feras une parfaite vioque gâteuse ! »

Elle éclata de rire. Je ne m'y attendais pas du tout, j'avais cru la vexer. Elle avait un rire débordant qui partait de son ventre et éclatait jusqu'à ses yeux. Il ressemblait à un chant inhabituel, pas aussi entrecoupé qu'un aboiement, ni aussi fluide qu'une source, plutôt comme une vague. Les coins de mes lèvres se soulevèrent à mon insu, je les retins du pouce et de l'index, indigné.

« Ah, j'ai enfin réussi à te faire dire quelque chose d'amusant. »

Moi, je ne trouvais pas cela très amusant. Je me levai.

« Tu es fâché ? » s'inquiéta-t-elle.

Un retour en enfance inattendu s'était opéré sur ses traits. Elle ressemblait à un chaton aux grands yeux humides.

Je sautai pour crocheter du bout des doigts les tuyaux du tunnel et opérai un rétablissement pour atterrir dessus. Partir quand elle se sentait coupable était une bonne idée, elle m'accueillerait plus favorablement la prochaine fois.

Au QG, je ne restai pas inactif : je fouillai le Cloud pour en apprendre un peu plus sur eux. Comme je pouvais m'y attendre, ils n'avaient pas laissé le moindre indice. J'allai plus loin, jusque dans la base personnelle de Kataskopè. Le Cloud Computing national avait été mis en application douze ans auparavant. Toutes les informations que les citoyens stockaient habituellement dans leurs disques durs personnels avaient été rassemblées au même endroit. Plus sûre car sans risques de

virus, de vol, de casse ou de manque de place, et plus pratique pour la recherche scientifique, cette solution avait rapidement séduit la population. D'autant que la protection des différents volumes de stockage était garantie par des codes inviolables : pas de risque que n'importe qui puisse aller fureter dans vos données, même au sein d'une même famille. Du moins au début. Ensuite, par mesure de sécurité, l'Etat avait installé un système qui permettait aux forces de l'ordre d'accéder à toutes ces informations. Cela me paraissait juste. Qui n'a rien à cacher n'a pas de souci à se faire, et ainsi pouvait être repérée et tuée dans l'œuf toute tentative de révolte qui aurait pu nuire à l'Etat et à la population. De nombreux criminels avaient pu être arrêtés grâce à cela. La transgression de la vie privée était un moindre mal pour garantir la sécurité publique.

Mais je ne pus trouver aucune information là non plus sur les terroristes. Personne dans le pays – hormis Kataskopè – n'était au courant de l'existence de ce réseau souterrain. La question était alors : par qui avait-il été construit ? Par les terroristes eux-mêmes ? Avaient-ils aussi ce genre de moyens ?

J'orientai ensuite ma recherche sur le prénom de Marine, le seul indice que j'avais. Il y avait dans cette région plusieurs candidates de sa tranche d'âge, dont deux portées disparues, mais leurs photos ne correspondaient en aucune façon au visage que je me rappelais.

La fille aux papillons aurait pu me mentir sur son nom. Ou alors ces terroristes avaient trouvé le moyen de supprimer toutes les informations les concernant dans les bases de données de l'Etat. C'est-à-dire de disparaître purement et simplement de la surface de la Terre.



Pour ma quatrième visite à Lady Papillons, j'avais pris soin de ne me munir d'aucun objet qui ait été créé dans le but

de blesser. Cela ne signifiait pas que j'étais désarmé. Une simple aiguille à coudre placée au bon endroit peut se révéler très efficace. Je me surpris à me reprocher de penser à nouveau à des choses barbantes. Mais enfin, c'était mon métier. J'avais été élevé dans ce but par Makros, façonné avec autant de soin et de dextérité qu'une arme sophistiquée. J'étais Skiakos, l'Ombre... bref.

Je me laissai tomber sur le tapis de mousse et observai le ballet des particules dans le rayon de soleil. Poussière d'or sans cesse en mouvement, tourbillonnant, se rassemblant lentement pour s'éparpiller ensuite. Plus harmonieux que spectaculaire, en vérité.

« Ce sont des fées, murmura-t-elle.

— Quoi ?

— Non rien. »

Elle me regarda bien en face.

« Comment tu t'appelles ?

— Olivier. »

Je plaquai mes deux mains sur ma bouche. Qu'est-ce qui m'avait pris de lui dire mon vrai nom ? Quel imbécile ! Je ne pouvais même pas me faire croire que je ne l'avais pas fait exprès ou que les mots avaient coulé d'eux-mêmes de ma bouche ; c'est juste que pendant une fraction de seconde, j'avais eu envie de lui dire la vérité. Exerçait-elle une sorte de pouvoir hypnotique ? Ou alors... je m'affolai : le problème venait peut-être de moi ! Étais-je incapable d'accomplir le travail auquel ma vie entière était destinée ?

Son sourire calma un peu le flot de mes pensées. Il colorait étonnamment ses lèvres.

« C'est vrai ? C'est le nom de mon arbre préféré ! D'ailleurs... »

Son visage se trouva soudain à deux millimètres du mien. J'eus un mouvement de recul et tombai en arrière. Accroupie, le buste légèrement en avant, elle me regardait en penchant la

tête de côté. Elle ressemblait à un chat malicieux.

« C'est bien ça, tu as les yeux de la même couleur que le dos des feuilles de l'olivier. Un vert presque argenté. C'est une couleur magnifique. Je t'emmènerai le voir la prochaine fois. »

Elle avait dit cette phrase comme si elle venait de le décider à l'instant – et c'était sans doute le cas. Elle se rassit sur sa pierre comme si c'était normal d'inviter un espion du camp ennemi dont elle savait parfaitement quel était le but à entrer au cœur de sa base. Un acte soit parfaitement stupide... soit parfaitement stupide. Pas d'autre manière de le voir. J'étais désolé pour elle. Je me rappelai à temps qu'il ne fallait pas être désolé pour les terroristes. Je m'éclaircis la gorge.

« Et toi ? »

— Moi quoi ?

— Comment tu t'appelles ?

— A440.

— Pardon ?

— Quoi, tu ne connais pas Emilie Jolie ?

— Jamais entendu parler.

— Emilie dit : "Comment tu t'appelles ?", l'extraterrestre répond : "A440". Qu'est-ce qu'on te racontait comme histoires quand tu étais petit ? »

Je marmonnai « le code d'honneur de Kataskopè », je ne suis pas sûr qu'elle m'entendit.

« Ensuite, ça continue puis l'extraterrestre chante : "Non ma galaxie n'est pas loin d'ici, à un million d'années-lumière de ta petite Terre..." »

Elle rapprocha le pouce et l'index devant mon nez pour signifier la petitesse de la Terre en question.

« Je-suis-un-fils-du-solfège, je monte la gamme et je re-descends. Dans mes poches il y a des bémols, des dièses, des temps et des con-tre-temps... »

Elle avait aussi une drôle de façon de mimer les bémols et les dièses.

« Pff, n'importe quoi.

— Peut-être, mais tu souris. »

Je rappelai les coins de ma bouche à l'ordre.

« Bon, allez, m'exhorta-t-elle d'un ton impérieux. Rentre faire ton rapport et n'oublie pas de revenir demain, je te montrerai mon olivier. »

Je me levai en secouant la tête. A ce niveau-là, l'inconscience devenait du masochisme.

Le soir, je ne pouvais empêcher un sourire de flotter sur mes lèvres. J'avais le moral haut comme l'Himalaya, où les ailes des oiseaux gèlent en plein vol. Le moral du grand méchant loup qui vient de donner rendez-vous au petit Chaperon Rouge dans la maison de sa mère-grand. Le grand méchant loup se réjouit certainement de ne pas se coucher le ventre vide. Mais peut-être aussi est-il heureux d'avoir pu discuter avec quelqu'un qui ne fuirait pas à son approche ? Cette pensée m'amusa : quel grand méchant loup très peu professionnel ! Puis je me rappelai que c'était à moi que je le comparais et me rembrunis un peu.

« Qu'est-ce qui le met de si bonne humeur, le microbe ? Tu as trouvé une pièce par terre ? »

Thrasos et sa voix aigre. Je ne répondis pas à la provocation. Je n'avais rien dit à personne de l'avancée de ma mission, ni remis mon rapport à Makros car il avait dû s'absenter. Je leur ferais la surprise, cela leur clouerait le bec.

Je fis mon possible pour rendre mon sourire méprisant et, me détournant, lançai un « bonne nuit » presque chaleureux à Psychros avant d'aller me coucher. J'eus l'impression qu'il était légèrement étonné.

Elle m'attendait debout, dans un ample pantalon qui semblait fait d'un patchwork de tissus multicolores, les bras croisés sur son débardeur noir tout simple. Ses cheveux étaient

relevés en une longue tresse hérissée de mèches rebelles qui découvrait deux anneaux de bois gravé à ses oreilles. Elle avait des traces de terre sur les avant-bras.

« C'était mon tour de potager », expliqua-t-elle.

Puis, sans s'embarrasser de préambules, elle frappa trois coups contre une pierre, agita la main en direction d'un point au plafond et me tira dans ce qui devait être le champ d'une caméra. La paroi qui nous faisait face trembla, hésita, grommela puis finit par coulisser pour dévoiler un tunnel plongé dans l'obscurité.

Le mur se referma derrière nous et la lumière s'alluma. Blanche et froide sur des murs nus et parfaitement lisses, elle donnait une impression futuriste. Pas une seule ombre dans les coins. Je dus fermer les yeux sous le coup d'une vive douleur sur ma rétine. Elle me prit par la main pour me guider. Entre mes cils papillonnants, sa tresse paraissait grise par rapport à l'impitoyable blancheur des murs.

Après une éternité, nous débouchâmes enfin dans une petite salle moins aveuglante. Je récupérai progressivement mes moyens. Pendant ce temps, un papillon me passait une fouille corporelle en règle. Cependant, il ne marqua aucun arrêt au niveau de la dague dissimulée dans la doublure de ma combinaison. Peut-être ne repérait-il que les armes à feu.

J'observai la pièce autour de moi. De forme à peu près circulaire, elle n'était pas si petite, en réalité. Le couloir duquel nous avions abouti n'en était pas la seule entrée, il y avait même presque plus de portes que de mur. Tous les espaces plans étaient couverts de photos, de dessins, d'images qui formaient un ensemble complètement hétéroclite. Ce n'était pas une pièce de transition comme un hall, c'était plutôt le point de rencontre de toutes les autres pièces, le cœur.

La fille m'arracha à ma contemplation pour m'entraîner vers la plus grande des portes. Un léger brouhaha nous parvenait de derrière le chêne. Les deux battants s'ouvrirent sans

bruit pour déverser une vague de silence. Les conversations s'étaient tuées. Nous nous trouvions dans une sorte de réfectoire au plafond très haut, baigné d'une lumière douce. Les tables en bois étaient disposées en double serpent. Des dizaines, peut-être une centaine de visages étaient tournés vers moi, pour la plupart hostiles. Un curieux mélange de styles rassemblait là dreadlocks et crêtes iroquoises, vêtements baba cool, punk et jogging. Rien que du démodé depuis quarante ans, en somme.

« Bonjour tout le monde ! » gazouilla Lady Papillons, puis elle me saisit par le coude et m'entraîna à travers la salle.

Je sentais les regards peser dans mon dos et tendre mes muscles tout le long de la colonne vertébrale. Elle serra ma main deux fois, un petit signal. Cherchait-elle à me rassurer ? Sérieusement, qui était le loup dans la bergerie ici ?

Je cherchais malgré moi Marine du regard. Je la repérai qui m'observait avec intensité, je pouvais presque dire qu'elle me dévorait des yeux. Plutôt effrayant. La même tristesse imprégnait ses traits, mais elle ne pouvait noyer une certaine bienveillance latente.

Miss Papillons me tira par la main et nous quittâmes la salle pour emprunter un escalier. Le brouhaha renaissant se ferma derrière nous comme une tenture.

« Il faut leur laisser le temps de s'habituer à ta présence. Nous allons arriver dans la ruche sud, c'est là que j'habite. Ça ne ressemble pas vraiment à une ruche, mais un jour quelqu'un a dû l'appeler comme ça et c'est resté. »

L'escalier se divisait et se subdivisait comme autant de défluent d'une rivière. Celui que nous suivions se jeta dans une caverne, une grotte immense, une... ruche, c'était bien là le seul mot possible. Des appartements imbriqués les uns dans les autres étaient creusés dans la roche des parois. Chacun comportait un balcon et quelques fenêtres aux châssis et portes peints de vives couleurs. Les façades, peintes elles aussi, étalaient toute la palette des ocres. Étrangement, beaucoup de

balcons présentaient des plantes qu'on ne s'attendait pas à trouver à de telles profondeurs. Certains portaient aussi des tables de jardin, des paravents, des hamacs...

L'espace central de la ruche était traversé à chaque étage par de longs pontons de bois qui reliaient un côté de la ruche à l'autre en se croisant au milieu et rejoignaient une sorte de trottoir périphérique, lui-même relié à chaque balcon par quelques marches.

Nous avions débouché à peu près à mi-hauteur du puits central. Je pouvais apercevoir tout en bas le vert d'un jardin et un gazouillis d'eau indiquait la présence d'une fontaine. La fille me guida jusqu'à un appartement aux châssis et porte indigo, mais ne m'y fis pas entrer. L'olivier était sur la terrasse, dans un grand pot en terre cuite. C'était un jeune arbuste, qui avait encore le tronc fin et droit. Son écorce était tendre et douce et ses feuilles avaient effectivement la couleur de mes yeux. Il m'était déjà arrivé de voir des oliviers, mais je n'y avais jamais prêté attention. Le dessus des feuilles était vert sombre tirant vers le turquoise – la couleur que prennent mes iris à l'ombre – et le dessous presque argenté – celle que leur donne le soleil. Je pris une feuille entre mes doigts et fermai les yeux pour mieux en ressentir le toucher. Le dessus de la feuille allongée était comme verni puis saupoudré d'une fine couche de farine ou de poussière. Ce toucher avait quelque chose de « frustrant ». L'envers était le côté le plus agréable, comme un tissu velouté. Il donnait envie de continuer à le toucher sans pouvoir s'arrêter. C'est ce que je fis pendant un long moment, nageant dans une certaine irréalité. J'avais vaguement conscience d'être assis en tailleur et de la présence de la jeune fille aux cheveux blancs à mes côtés, mais tout mon être était dirigé vers le bout de mes doigts. Je n'avais ni chaud, ni froid, ni faim, ni soif, ni mal.

Je sentais que je souriais mais cela ne me dérangeait pas, je ne me sentais pas idiot. Cependant, quelque chose me dérangeait. Un sentiment sous-jacent qui me pressait de faire

quelque chose. Comme lorsque l'on se rendort après la sonnerie du réveil et qu'il reste la conscience rémanente qu'il faut se lever, même au plus profond du sommeil. Et dès que cette conscience se transforme en pensée claire, c'est trop tard, le sommeil s'est enfui et on se débat pour en chasser les dernières bribes même si au fond, on aurait voulu s'y accrocher plus longtemps. Brusquement, j'ouvris les yeux.

La lumière y entra comme une dague, mais je n'y pris garde et me levai d'un bond, poussé par la honte de m'être ainsi abandonné. La honte est un sentiment pressant, qui interdit de rester immobile. Je ne l'avais pas ressenti souvent, en général c'était la colère qui me venait quand je ratais quelque chose.

Puisqu'il me fallait faire disparaître cette honte insupportable, je fis appel à l'image de mes frères pour la transformer en colère. La colère est saine. Elle donne de l'énergie et une force précise, contrairement à la honte qui pousse à des actes maladroits et irréfléchis. Un être de l'Ombre comme moi se devait de se nourrir de colère, de haine. Je claquai violemment une porte entrebâillée au fond de moi et bâillonnai la voix douce qui m'y appelait. Ce qui était enfoui devait rester enfoui.

La fille me regardait naïvement. Comment n'avais-je pas vu cette stupidité dans ses traits trop francs ? Naïve et stupide.

« Oh, dit-elle, tu as repris ton visage de serpent. Dommage, je croyais t'avoir comme ça. »

Elle avouait donc ouvertement avoir essayé de me piéger. M'avait-elle drogué ? Je n'avais rien avalé, peut-être était-ce dans l'air. L'ambiance trop paisible. Elle avait essayé de m'avoir par la douceur, les sentiments. Les sentiments sont mes ennemis. Je suis une arme. Les armes n'ont pas de sentiments.

Sorcière.

Je regardai sa nuque blanche et délicate et m'imaginai la casser d'un seul mouvement. J'entendais distinctement le craquement dans ma tête, le même que celui de la colonne vertébrale des souris de laboratoire. J'en avais tué des dizaines,

pour les expériences de Makros. C'est une des toutes premières choses qu'il m'avait fait faire, je devais avoir cinq ans. Une étude sur les poisons : administration, mise à mort dès les premiers spasmes de douleur puis dissections pour constater la progression de la substance.

Mais elle, je ne pouvais pas la tuer tout de suite. J'avais encore besoin d'elle. Après. Quand tout serait fini, quand tout ceci serait détruit, quand viendrait pour moi le temps de la gloire.

Elle eut un mouvement de recul et j'effaçai la soif de sang de mes yeux pour ne pas l'effrayer. Peu à peu, la violence qui me faisait bouillonner s'étouffa et reflua, ne laissant que la conscience froide et calculatrice. J'étais à nouveau Skiakos.